

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

VOL. 9

MONSIEUR MARDI, 5 MAI 1844.

No. 26

TRADUCTION DE BROWNSON.

DE LA GRANDEUR NATIONALE. (Suite.)

Nous avons maintenant l'étendard de la vraie grandeur, au moyen duquel nous pouvons établir, ce qui est, et ce qui n'est pas grand, et connaître la vraie valeur des choses et des conditions. Suis-je pauvre? Qu'est-ce que cela fait? Ma pauvreté fait-elle quelque chose à mon obéissance? Peut-elle m'obtenir, ou m'empêcher d'obtenir cette justice et cette sainteté, dans laquelle est la vraie grandeur, le bonheur, et tout ce qui me convient de désirer. Suis-je méconnu, abject, méprisé? Qu'est-ce que cela fait si je suis connu et honoré de Dieu? Quel malheur pour moi d'être méprisé par les hommes, lorsque je suis reconnu par le Roi immortel et invisible qui de sa propre main mettra sur ma tête une couronne de vie immortelle et incorruptible? Parlez après cela de la respectabilité humaine, des grandeurs de la société, des honneurs qu'on reçoit de l'état, ou de la populace! Qu'est-ce que cela pour celui qui est dans la communion des saints, des martyrs de tous les siècles, de tous les climats, dans la communion de ces saints qui écoutent ses prières, et les portent comme un encens d'agréable odeur devant le trône du Dieu vivant et immortel? Suis-je riche, suis-je honoré, estimé des hommes; la foule court-elle après moi; le sage et le puissant prêtent-ils l'oreille à mes paroles? Qu'est-ce que tout cela, si je suis pauvre de la grâce de Dieu, si je n'ai point d'honneurs pour le ciel, et aucune assurance de récompense devant moi—si après ma mort je tombe dans les enfers, tandis que le pauvre mendiant, qui reste à ma porte, est porté par le convoi des anges dans le sein d'Abraham?

Tel est l'individu, telle est la nation. De la même manière que la justice et la sainteté constituent la grandeur du particulier, de même elles sont la grandeur de la nation. "La justice élève les nations, mais le crime est une honte pour le peuple." La grande nation est la nation sainte, la nation riche en obéissance, la nation qui est entraînée par un zèle divin vers Dieu, et les choses saintes. Supposez que votre nation s'élève en richesses, en luxe, en raffinements; supposez qu'elle abatte les premières forêts, qu'elle élargisse ses confins, qu'elle multiplie ses manufactures, qu'elle étende son commerce, qu'elle attire à elle toutes les richesses des climats divers. Qu'est-ce que cela? S'ensuit-il que cette nation est grande, glorieuse, qu'elle a droit à s'applaudir de ses exploits et de s'enorgueillir au dessus du pauvre et du simple. "Heureuse est la nation qui a Dieu pour seigneur!" Où est-il écrit: "Heureuse est la nation qui a Mammon pour Dieu, et dont le culte est la vanité? Où sont les nations qui avaient oublié le Seigneur, qui avaient mis leur confiance dans leurs vaisseaux, leur trafic, leur richesses, et leur luxe? Où est l'ancienne Tyr, dont les marchands étaient princes, et les ouvriers les nobles de la terre?" Où sont toutes les nations de l'ancien monde; autrefois si renommées pour leur riche commerce, pour leurs étoffes précieuses, et la variété de leurs manufactures? Elles se sont dissipées comme la vapeur du matin, et il n'en reste que quelques ruines solitaires, pour désigner au voyageur le site de leur idolâtrie.

D'après les principes que nous avons établis, nous pouvons aisément répondre à la question: Si nous sommes un grand peuple, ou non; si le sentier dans lequel nous sommes entrés, conduit à la vraie grandeur nationale, ou s'il en éloigne? Sommes nous un peuple qui tend vers la fin pour laquelle le créateur l'a destiné? Sommes nous remarquables pour notre humble observation des préceptes de l'Évangile? Sommes nous zélés pour observer les préceptes auxquels la vie éternelle est promise? Loin, bien loin de là. Nous sommes orgueilleux, nous sommes un peuple vain, et vanteur. Notre Dieu c'est Mammon, notre justice c'est la coquinerie. Cela n'est-il pas vrai? Quelle preuve avons nous de notre grandeur? Sont-ce nos exploits industriels, nos chemins de fer, nos canaux, nos pyroscaphes, nos manufactures, notre commerce?—Richesse matérielle et vaine splendeur! Mais nous sommes nos exploits moraux, les monumens d'un zèle éclairé pour la gloire de Dieu, notre dévotion humble et soumise à sa volonté? Nous avons une religion de nom, par forme, de beaucoup de formes, et dans des formes bien étranges; mais où est cette conviction profonde; persuasive, et toute active que ce monde n'est pas notre demeure que ce n'est qu'une hôtellerie, où nous ne devons loger qu'une nuit, mais dans laquelle nous ne devons et ne pouvons pas demeurer? Hélas! la passion dominante de notre nation c'est la grandeur du monde, la gloire du monde. Nous le voyons dans la tendance du peuple, nous l'entendons dans le ton universel de la conversation, et nous le voyons à clair dans cette furie pour les richesses, dans nos contentions po-

litiques qui nous démoralisent, et dans cette avidité sans bornes pour les places et le pillage.

Si nous considérons ces grandes questions politiques qui agitent l'esprit public, nous appercevrons que ce sont toutes des questions, qui concernent les richesses, les moyens de les acquérir, avec le plus de facilité, de les faire passer, ou d'empêcher de les faire passer du petit nombre au grand, ou du grand nombre au petit. Telles sont vos questions de banques, ou questions de tarifs, vos questions de haux de terres. Si vous allez plus loin, ce sont des questions d'honneurs, des questions d'émolumens de places; et point un gueur revêtu, qui n'ait fait parmi nous son petit discours, qui ne se regarde comme bien qualifié pour aucun emploi, en faveur du peuple, depuis celui de connétable de village, jusqu'à la charge de président des États-Unis, et qui ne croie souffrir un tort considérable, et qu'il ne soit un exemple frappant d'un mérite méconnu s'il n'est récompensé de quelque bonne place avec un gras salaire. Rarement un homme est satisfait de rester dans la vie privée, de vivre dans l'obscurité, inconnu de ses concitoyens; s'efforçant d'accomplir en toute humilité et fidélité ses devoirs envers Dieu, et de remporter le prix de la gloire éternelle. Nous aimons mieux les louanges des hommes que la louange de Dieu, les biens fragiles et transitoires du tems, que les biens véritables et permanens de l'éternité. Si nous sommes pauvres nous sommes mécontents, nous nous regardons comme misérables; et nous murmurons contre la Providence, qui permet les inégalités qui se rencontrent dans le monde. Personne n'est content de son sort, en cette vie. Nous sommes tous mal à l'aise. Nous voulons tous être ce que nous ne sommes pas; et avoir ce que nous n'avons pas; et rependant avec une admirable simplicité, nous demandons: Ne sommes nous pas un grand peuple?

Toutes les actions à peu près du peuple américain, prises collectivement et individuellement, n'ont réellement rapport qu'aux affaires du tems; le gouvernement tombe avec nous dans des affaires d'agiotage en faveur de mesures et de pratiques d'économie. Il n'a aucune autorité divine, aucune mission morale, grande et solennelle; même par rapport à l'éducation on retrouve les mêmes vues basses et terrestres. Notre éducation est pour les tems; nous cherchons à rendre nos enfans capables, comme on le dit, de s'avancer dans le monde, d'être rusés, hardis, entreprenans, et des hommes à succès. Nous leurs enseignons bien que la science est le pouvoir, mais le pouvoir de surpasser leurs compagnons dans la poursuite des biens de ce monde. Nous leurs disons bien, que la paresse est un péché mortel—mais la paresse pour les affaires de ce tems, et non la paresse pour nos devoirs spirituels. Nous leur apprenons à respecter l'opinion publique, à se rendre respectables et honorables aux yeux des hommes, mais rarement, et presque toujours inutilement, à respecter la loi de Dieu, à chercher l'honneur de Dieu, et à mépriser celui qui vient de l'homme; de là ils deviennent temporisateurs, poltrons, et lâches en morale; craignent de dire que leur âme est à eux, de soutenir une opinion honnête, si elle n'est pas populaire, ou de servir Dieu suivant la foi, et le culte qu'il nous a donné, si cette foi et ce culte ne sont pas en vogue, ou s'ils ne sont suivis que par le pauvre, par l'homme simple dont le monde fait peu de cas. Faire un sacrifice à J.-C. abandonner tout, maisons, terres, femme et enfans pour Dieu, afin de gagner un trésor dans le ciel; cela nous étonne, comme quelque chose qui n'est pas d'obligation; comme une folie, une démençe, digne seulement des tems de barbarie, et d'ignorance monacale. Toute notre éducation, notre science, notre littérature, nos arts, tout tend vers une fin mondaine; tout ce qui ne peut pas entrer au service de l'homme, quant au tems et au sens est, réputé, par l'immense majorité, comme inutile et dangereux.

Que nous mesurons toutes choses d'après l'étendard de cette vie et du monde actuel, cela se trouve démontré par les jugemens que nous portons sur les autres nations. En jugeant les autres, nous nous jugeons nous mêmes. Dites nous, quelle est la nation que vous regardez comme la plus élevée dans l'échelle des nations; et vous nous ferez connaître par là, quelles sont vos idées, sur ce qui constitue la vraie grandeur nationale. Nous, comme peuple, nous plaçons ou regardons comme au plus haut de l'échelle des nations contemporaines, celles dans lesquelles, l'énergie se développe plus facilement, vers une direction industrielle, et qui réussit le mieux à accumuler les richesses et le luxe. Depuis les grands événemens du quinzième siècle (que par courtoisie, nous devons appeler la Réforme, quoique ce fût tout autre chose qu'une réforme) il s'est produit un nouvel ordre social, inconnu au